

# CAROLINE GRIMM

## Churchill m'a menti

*roman*



Flammarion

# CAROLINE GRIMM

## Churchill m'a menti

C'est une histoire vraie et oubliée.

Celle de l'île de Jersey, abandonnée par Churchill en juin 1940, envahie par les Allemands deux mois plus tard.

Comment vont survivre les habitants de l'île livrés à l'ennemi ? Pour qui les nazis font-ils construire les seuls camps de concentration de l'Europe de l'Ouest ? Des centaines de Français y seront déportés. Pourquoi Churchill n'en a-t-il jamais parlé ?

Ces années de lutte, Caroline Grimm les raconte en suivant le quotidien palpitant de personnages qui n'ont eu d'autre choix que de collaborer avec l'ennemi ou de résister.

**Un roman passionnant et bouleversant sur un chapitre ignoré de la Seconde Guerre mondiale.**

*Caroline Grimm est écrivain. Churchill m'a menti est son deuxième roman.*

Flammarion

Churchill m'a menti

DU MÊME AUTEUR

*Moi, Olympe de Gouges*, Éditions Calmann-Lévy.

[cg@carolinegrimm.com](mailto:cg@carolinegrimm.com)

Caroline Grimm

# Churchill m'a menti

*Roman*

Flammarion

© Flammarion, 2014.  
ISBN : 978-2-0813-4974-2

*À mon père...*





*« Un peuple qui oublie son passé  
se condamne à le revivre. »*

Winston CHURCHILL



## NOTE DE L'AUTEUR

Un jour de pluie en Normandie, je suis installée dans le salon avec mon père. Comme souvent, nous parlons de nos lectures en cours et il me désigne les cartes de l'Angleterre et de la France validées par Churchill dans ses Mémoires, dont il lit la dernière édition.

« Regarde, me dit-il, les îles anglo-normandes sont rattachées à la carte de la France, alors qu'elles ont toujours été des possessions de la Couronne britannique, avec un statut particulier, certes, mais sans équivoque. Victor Hugo, déjà, parlait de "morceaux de France tombés à la mer et ramassés par l'Angleterre". »

Selon mon père, si Churchill les a rattachées ainsi à la France, c'est qu'il n'admet pas qu'elles ont été envahies par Hitler durant la guerre.

« D'ailleurs, ajoute-t-il, mon oncle paternel, Georges Ledermann, ton propre grand-oncle, a été déporté à Jersey en 1943 en tant que "demi-Juif", c'est-à-dire Juif marié à une catholique. »

J'ai dû le regarder avec beaucoup de perplexité car, les jours suivants, il se met en quatre pour retrouver

« la » preuve et me donne à lire la lettre de mon grand-oncle, écrite à sa libération du camp de Norderney, sur l'île d'Aurigny :

*Paris, le 18 septembre 1945,*

*Mes très chers frères et sœurs, comme vous allez être surpris de recevoir cette première lettre de moi depuis ces trois années de silence. Le mort vivant s'est enfin tiré des griffes de ses ennemis. Cela n'a pas été sans mal et plus cela allait plus cela était dramatique...*

Dans cette lettre, Georges Ledermann raconte à son frère Robert Ledermann (mon grand-père) comment il a été libéré par les Canadiens. Il prend des nouvelles du reste de sa famille, paraît au courant qu'une de ses sœurs est morte pendant la guerre, mais ignore que sa nièce Simone a été déportée à Auschwitz et n'en reviendra pas.

Après plus d'un an de recherches, je comprends que mon père, en me racontant cette histoire familiale, m'a ouvert les yeux sur un pan méconnu de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Quand j'en parle autour de moi, les gens n'ont même pas l'air au courant.

Cette histoire, celle des « demi-Juifs », dont mon grand-oncle, déportés et niés pendant si longtemps, et celle des habitants des îles anglo-normandes, abandonnés par la Couronne, m'a bouleversée et j'ai eu besoin de vous la raconter, à ma manière, en me glissant dans la peau de chacun d'entre eux.

NATHALIE GOLDMAN

*Samedi 15 juin 2013. Saint-Malo.*

Nous nous sommes donné rendez-vous un peu plus loin, à l'ombre des remparts. Le taxi, du fait de l'étroitesse de la rue pavée, ne pouvait me prendre devant le modeste mais charmant hôtel où j'ai passé la nuit. Au pied d'un des immeubles en granit, typiques de la vieille ville, la voiture gris métallisé m'attend. Ma valise fait un tel boucan en roulant sur les pavés que j'ai peur de voir surgir à leurs fenêtres des citadins ulcérés, réveillés par ma faute. Il est 7 h 45, le soleil de juin est levé depuis longtemps, mais la ville dort encore. Mon ferry est à 9 h 09, je presse le pas.

— La gare maritime n'est qu'à dix minutes ! Vous avez tout votre temps... C'est votre première fois à Saint-Malo ? demande le chauffeur en hissant ma valise dans le coffre.

— Merci. J'aime bien avoir du temps devant moi.

— Vous allez faire du shopping détaxé ? Ce sont les soldes en ce moment. Ma femme insiste pour que je l'y emmène.

Je sais que j'ai la gueule d'une fille qui passe son temps à faire du shopping. Mais bon... Ce serait trop long à lui expliquer. Je prends mon air d'endormie et esquive la réponse.

Je me rends sur Jersey afin d'enquêter sur le passé de cette île pendant son occupation par les Allemands. C'est la seule partie du territoire britannique à avoir collaboré il y a soixante ans avec l'ennemi nazi. Je me demande ce qu'il reste aujourd'hui de cette période sombre, ce que sont devenus les descendants des Fitzgerald, des Le Gallais, des Landry qui peuplent mon imaginaire depuis plus d'un an maintenant. Vais-je parvenir à les rencontrer ? Deux d'entre eux sont assez célèbres. Marguerite le Gallais est une femme de théâtre, écrivain, qui a connu son heure de gloire, et Édouard-Louis Fitzgerald est l'actuel patron de la puissante Fitzgerald Financière, dont les origines sont aussi obscures que les fonds. Ces rencontres sont cruciales pour mettre un point final au roman que je suis en train d'écrire.

Je présente mon billet à l'embarquement, enregistre mon bagage, passe la douane, me perds dans la foule imposante, anxiogène, véritable marée humaine qui monte d'un mouvement lent et régulier sur le navire. Dans ce qui ressemble au vaste salon d'accueil d'un hôtel flottant, je cherche mon numéro de siège, le trouve près de la porte qui ouvre sur le pont et m'y installe, soulagée.

Un imposant buffet, à la façon des cantines, propose des plats chauds ou froids, des sandwiches, et la file

d'attente est déjà impressionnante. Mais la cohue véritable est au *duty-free*, pris d'assaut par les touristes. Je décide de ne pas bouger de mon siège. Des écoliers surexcités occupent les rangées derrière moi, je plaque des écouteurs contre mes oreilles pour ne plus les entendre. J'ai dépassé les quarante ans, je n'aurai sûrement pas d'enfant, ce n'est pas pour supporter ceux des autres. *Oh, tu es de très mauvaise humeur, pour avoir de telles pensées !* Je m'en veux, me retourne et souris à l'animateur du groupe, comme pour m'excuser. Le jeune homme au catogan, qui n'est au courant de rien, se dit qu'il a fait une touche, mais il n'a pas le temps d'y penser, tous ses élèves se sont déjà éparpillés sur le ferry.

J'ai avalé mon calmant contre le mal de mer – mon dentiste que j'ai vu la veille m'a prévenue que cela bougeait beaucoup durant la traversée. En réalité, le bateau est tellement énorme qu'il aplatit les vagues et j'ai l'impression d'être sur une autoroute. La pilule m'assomme. J'ai la tête qui tourne, les paupières lourdes. Je me force à me lever pour prendre l'air sur le pont. On voit déjà à l'horizon se profiler les côtes de l'île de Jersey. Les jeunes enfants hurlent leur joie autour de moi. Ils sont très nombreux, ils se bousculent, se chamaillent ; je suis très étonnée qu'ils ne soient pas plus surveillés, l'un d'eux pourrait tomber à l'eau. Au même moment, une voix s'élève dans le micro et ordonne aux personnes qui sont dehors de rentrer immédiatement.

Je regagne mon siège et m'efforce de lire les pages que j'ai déjà écrites. Les parties historiques sont encore sous forme de notes. Mes yeux ne tardent pas à se fermer et mon esprit à dériver. Les personnages viennent me visiter. J'essaie de visualiser leur visage en me remémorant leur nom. Ils sont en partie réels et toute ressemblance avec des personnes ayant existé n'est pas fortuite.

### Note historique n° 1

*15 juin 1940. Churchill, dans son bureau de Londres<sup>1</sup>, est en grande discussion avec le Bailli<sup>2</sup> de l'île de Jersey et un officier dont il est proche, John Le Gallais, natif de l'île.*

*Après une discussion animée, ils décident, non, Churchill décide de démilitariser les îles anglo-normandes : elles n'ont aucune importance stratégique, elles seront donc démilitarisées et déclarées villes ouvertes. Le gouvernement britannique donnera le choix aux familles de rester ou de rejoindre l'Angleterre. Des navires seront mis à disposition de ceux qui souhaitent partir.*

*John Le Gallais est effondré. Il n'a pas réussi à faire entendre son point de vue. Et il ne sait pas ce qu'il*

---

1. Samedi 15 juin 1940. Rencontre à Londres des principaux chefs militaires. La démilitarisation des îles est décidée.

2. Le Bailli est représentant de la Couronne britannique, la plus haute autorité sur l'île.



*doit décider pour mettre sa famille à l'abri : partir ou rester. Il se raccroche à l'espoir que les Allemands qui ont envahi la France voisine laisseront les îles tranquilles, que Churchill a raison, qu'elles ne représentent pour aucun des deux camps un intérêt stratégique suffisant.*



1940



## VICTOIRE LE GALLAIS

*Jeudi 8 - Dimanche 11 août 1940. Moulin de Fliquet, commune de Saint-Héliér, Jersey.*

Nous sommes le 8 août 1940 et c'est le jour de la Bataille des Fleurs sur l'île, *Battle of Flowers*<sup>1</sup>. Cette année, je sais que les adultes en ont beaucoup discuté. Comme notre pays est en guerre et que la France est occupée, ils n'étaient pas sûrs de maintenir la fête. Et puis, le Bailli de l'île a tranché, il a dit que c'était important pour le moral des îliens, et tant pis pour les familles qui ont cru meilleur de s'enfuir et de quitter notre terre natale.

Le Connétable de la paroisse<sup>2</sup>, M. Cody, m'a proposé d'être la Miss du navire de notre village, mais Maman a trouvé que ce ne serait pas correct, elle a dit : « Elle est beaucoup trop jeune. »

---

1. Carnaval estival coutumier de l'île, datant de 1902, et célébrant chaque deuxième jeudi du mois d'août, le couronnement du roi Édouard VII.

2. Un Connétable équivaut au Maire, une paroisse à une commune.

— Maman, j'ai quatorze ans et demi, je ne suis plus une petite fille !

— Puis elle est si jolie ! Avec elle, on serait sûr de gagner, a renchéri M. Cody en essuyant d'un revers sa moustache luisante de bière.

Mais rien à faire.

Ma mère décide de tout depuis que Papa a rejoint les troupes de Churchill. Depuis deux mois, Papa fait la guerre. Il est militaire de carrière. Avant, il était en poste sur l'île, mais Churchill les a tous rappelés, lui et son régiment. Il n'y a plus aucun soldat à Jersey, Churchill a besoin de tous ses hommes pour défendre l'Angleterre. On nous a laissé le choix de partir pour l'Angleterre nous aussi ou de rester dans nos maisons. Moi, je voulais qu'on suive Papa sur le continent, mais Maman a dit pas question, on est en sécurité sur l'île, si Churchill a désarmé Jersey, il sait ce qu'il fait, c'est que les Allemands ne risquent pas de nous attaquer, on est trop petits, on n'intéresse personne. Papa a opiné du chef. « Écoute ta mère, Victoire. Moi aussi, je préfère savoir mes deux enfants en sécurité avec leur mère ici. Et puis pour aller où ? »

C'est vrai, la guerre, je ne sais pas très bien à quoi ça peut ressembler. Mais j'ai un mauvais pressentiment. Depuis deux jours, je n'arrête pas de me répéter que Papa n'aurait pas dû nous laisser, et qu'il va arriver un malheur. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai peur.

Richard, mon frère, et Paul, le fils Landry, m'attendent dans quinze minutes au lavoir, en face du pub des Landry, sur la petite place centrale de Saint-Héliier.

Je suis pressée de les retrouver. Il y aura Vincent et Jérémy aussi, de la paroisse voisine de Saint-Brelade. Il paraît que leur carrosse est très beau, entièrement recouvert d'orchidées, dans un dégradé qui va du rose au blanc. Mais les orchidées, franchement, ce n'est pas très original, il y en a à la pelle ici. Nous, on a fait plus fort, on a cueilli des tas de fleurs différentes sur toute l'île. On s'y est mis à plusieurs et pendant plusieurs jours. On a mélangé la blancheur des aubépines et le jaune soleil de nos grosses fleurs des dunes, les fougères et les roses roses de l'été, on a mis des touffes de bruyère au milieu des petites fleurs violettes des géraniums des Canaries, on a mélangé des feuilles d'oseille d'un beau rouge bordeaux à des têtes joufflues d'hortensias roses, et on a ajouté des fleurs de lavande pour leur odeur poivrée et la beauté de leur violet foncé. Ensuite, on a tapissé notre vieille charrue de tous ces bouquets de fleurs, on l'a recouverte d'une bâche comme un carrosse, et on a même disposé des branches de nos bouquets dans les essieux des roues pour que ça fasse plus joli quand on roulera. Un arc-en-ciel de fleurs, un véritable arc-en-ciel de toutes les couleurs, a dit Maman en nous félicitant.

Hier soir, Paul, le copain de mon frère, m'a accompagnée à vélo chercher les bouquets de lavande chez les paysans, dans leurs fermes qui ressemblent à des huttes en paille avec leur toit pointu, vers les falaises. C'était beaucoup plus loin que je pensais ; surtout, ça n'arrêtait pas de monter et descendre. On s'est fait surprendre par la nuit, et j'avais peur. Paul m'a prise dans

ses bras, il m'a dit qu'il me protégeait, que si je préférais je pouvais m'asseoir et l'attendre au bord du chemin, il irait très vite au village, chez le carrossier, pour le convaincre de revenir me chercher en voiture. En voiture ! Mais j'avais trop peur de rester seule dans le noir, j'ai préféré continuer, en poussant mon vélo. Il m'a tenu la main tout le trajet, pendant que, de l'autre, il tenait son vélo. Pour le remercier, sur le chemin, lors d'une de nos haltes, je l'ai embrassé avec la langue, c'est lui qui m'a appris ça, un baiser profond, langoureux, un baiser à la française, m'a-t-il dit.

Ma mère aussi est française, elle vient de Calais. C'est la dentellière de l'île, c'est chez elle qu'on commande les robes de fêtes, les costumes de cérémonie. C'est une simple couturière aussi, mais elle tient à ce qu'on dise la dentellière. Les gens d'ici l'aiment bien... Elle a eu beaucoup de travail, ces derniers jours, avec le Carnaval.

— Aïe, Maman ! Tu me fais mal.

— Tu n'arrêtes pas de bouger, Victoire ! Laisse-moi te mettre ta coiffe.

Une coiffe en dentelle qu'elle a cousue elle-même. Elle me tire les cheveux, je la déteste. Et puis pourquoi n'a-t-elle pas voulu que je sois la Miss ? Elle refuse de me voir grandir. Elle veut me garder bourgeon. Comme les lys de Jersey qui restent bourgeons tout l'été. Un bouton de rose, on le soigne, on l'arrose, on l'attend, et on n'a pas peur de ses épines.

— Merci, Maman. On se retrouve au village !



J'enfourche mon vélo et je pédale à toute allure sur les cailloux du chemin qui descend le long de la mer vers la rue principale de Saint-Aubin's Bay. Ma coiffe, mon tablier blanc volent au vent. J'aimerais bien perdre ma coiffe, elle m'énerve, hélas Maman l'a bien accrochée. C'est une belle journée, pas un nuage à l'horizon, la mer est basse et scintille au loin, on pourrait presque atteindre à pied la vieille ruine d'Elizabeth Castle.

Richard et Paul m'attendent sur la place devant l'hôtel Pomme d'Or, où doit démarrer la parade. Comme chaque année, les chars vont longer la baie jusqu'à Saint-Aubin. Ils me donnent deux seaux pleins de pétales d'hortensias et de roses, pour les lancer sur la foule au moment de notre passage. Je les remercie et monte la première sur le char, les seaux serrés contre mes genoux. Paul vient s'asseoir contre moi.

Je ne dois pas le regarder dans les yeux, je dois faire l'indifférente, mais mon cœur bat si fort : Mme Landry, sa mère, me surveille du coin de l'œil.

Elle s'avance vers moi, je la salue, elle me taquine la joue. « Vous nous avez fait peur hier soir en rentrant si tard ! » Je baisse les yeux, elle est trop parfumée. Elle se donne des airs de grande dame, elle est si fière, la taille cintrée, les fesses en arrière, elle hèle son mari qui fait partie de la fanfare. « Raymond, Raymond ! » Elle agite sa main gantée, minaude, se trémousse. Au moment où son mari va pour lui répondre, le chef de fanfare fait signe à l'orchestre de commencer, et Raymond embouche sa trompette.

C'est la première fois que je vois des femmes dans la fanfare. On m'a expliqué qu'elles remplaçaient leur mari parti à la guerre. Elles portent également une casquette de marin et le même costume que les hommes, chemise, nœud papillon, pantalon blanc et veste bleu marine. Pepe Jim, le sauveteur en mer et marchand de poissons, fait plein de fausses notes. Le Connétable a les joues cramoisies tellement il souffle fort dans sa cornemuse. Le *Captain* Richardson, le gardien du phare, clôt la marche, avec sa trompette. Il est le seul à porter son costume blanc d'officier de la Navy, il en est tellement fier, personne n'ose lui refuser ce plaisir. C'est rare qu'il sorte de chez lui. On ne le voit presque jamais. Il est toujours accompagné de Mousse, son fox-terrier. Le pauvre *Captain*, il a l'air à bout de souffle. Les aboiements de son chien couvrent le bruit de son instrument.

« Allez, les chars ! Vas-y, Victoire ! »

J'arrose la foule de pétales de roses et d'hortensias. Les autres en face de moi font de même, on croirait voir des milliers de plumes qui tourbillonnent dans les airs. En tête de cortège se trouve le carrosse du Bailli, Édouard Fitzgerald avec, à ses côtés, son fils James, réformé à cause de son bras atrophié, et sa belle-fille Diane. La blondeur de Diane me fascine, sa façon d'incliner le visage, de sourire, de lever la main, on dirait qu'un diadème scintille sur sa tête. Tout de suite derrière eux vient le char de la famille Steiner, les propriétaires du manoir. Je suis amoureuse en secret d'Emil-John, leur fils aîné. Je sais qu'il n'y a aucune

chance qu'il me regarde un jour, je ne suis pas du même rang, comme dit Maman. Il a une noblesse dans le visage, un air de poète, des yeux d'un bleu très doux, un front lumineux... c'est un prince. Hélas, il vient d'avoir dix-huit ans et il va devoir rejoindre son père, Charles Steiner, officier dans l'armée d'Angleterre. À sa droite apparaît Rose Steiner, l'affreuse sœur d'Emil-John, qui tient par la main son petit frère, Franklin. Elle porte une très belle robe que Maman lui a faite. Je ne peux pas la supporter, c'est une bêcheuse. Maman me dit que sa mère, Elisabeth, a très bon goût, que, grâce à elle, elle peut copier des modèles venant des plus grands couturiers de France. Maman aime la beauté, l'harmonie. Maman hait les conflits...

Le fils du *Captain* Richardson aussi va partir à la fin de l'année pour faire la guerre. Son pauvre vieux va se retrouver tout seul dans son phare.

Maman est dans un char, avec Mme Landry qui l'a rejointe, et les Marks, qui tiennent l'Épicerie centrale. Je balance une pleine poignée de pétales dans leur direction, vers l'arrière du cortège.

Le premier char a atteint le bout de la baie, le cortège s'arrête. Bataille de fleurs, c'est parti ! On se rue sur nos provisions, attention aux épines des roses et des aubépinés ! Je me jette sur Paul Landry, lui mets mon seau sur la tête, on roule sur un lit de pétales. Mon frère vient nous séparer, puis il prend en course Paul. Je les vois s'éloigner vers le port. Deux autres garçons me tombent dessus, me font manger de force des pétales, et bientôt j'ai cinq garçons contre moi.

Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELIN000201.N001  
Dépôt légal : octobre 2014

